Parabole des nuées

Jean-Max Tixier

J'habite un pays bleu où le ciel s'ouvre toujours plus grand que le désir. Toutes les autres nuances s'avivent ou s'abolissent selon que prévaut la sécheresse ou l'humidité. La lumière ne connaît pas de limite. Elle taille des formes aux contours nets, des arêtes dures, tranchantes. Ni l'esprit, ni le cœur ne peuvent ruser. Arbres, roches, maisons, posent dans la distance des choses une évidence au-delà de quoi il n'y a rien. Pas même l'espoir. Regarder le ciel est impossible parce que le regard se perd dans l'expérience toujours inachevée de l'infini. Non pas celui de la métaphysique – il ramènerait à l'échelle humaine – mais la réalité physique qui s'impose à l'entendement sans interrogations possibles.

Face à l'azur, on ne cherche pas. On constate. Voilà pourquoi l'homme du sud côtoie quotidiennement le néant. Il vit dans la familiarité de la perte. D'où son sens de la fatalité, la distance ironique, la dérision. Refuser de se laisser abuser par l'apparence est une manière de dominer le désespoir. Quand la nature montre à vif ses os et ses tendons, l'homme entretient un autre commerce avec la mort. Il sait que la pierre en lui sera débunée, que le temps l'usera jusqu'à l'âpreté qui le tient droit. Alors seulement, dans la fraîcheur des mots recouvrée, viendront les nuages...

Cette substance, assemblage d'infimes gouttelettes en suspens dans l'espace, plus légères que nos mots, recompose sans fin sa structure. Elle déjoue nos calculs par la stratégie du hasard. De la dilatation extrême qui tisse la gaze la plus subtile et de la plus grande transparence, jusqu'à la concentration la plus dense, boursouflures de lobes menaçants où la raison connaît ses limites, elle use toute la gamme des tissus, avec la complicité de l'air. En fait, les nuées se distinguent par leur capacité extraordinaire de feindre, à s'adapter au souffle, à faire corps avec lui. Elles perdraient sens et réalité sans sa présence amniotique. On ne sait rien de sensible sur ce qui se produit à ces altitudes. On en constate les résultats avec le sentiment de rêver. L'absence de repère laisse croire à l'immobilité. Mais il s'agit d'une lutte perpétuelle entre un principe qui nie la terre et celui d'une matière indécise, porteuse de vie,

qui n'existerait pas sans elle. Car l'homme est principalement composé de nuage. Il est un nuage enfermé dans une vessie de peau. Rendre l'âme, qu'est-ce, sinon libérer le nuage qui est en soi ? Rendre son eau jusqu'à la dessiccation suprême.

Quoi d'autre ressemblerait au songe ? Qui, mieux que cet émoi, exprimerait la langue du silence ? je suis sur un nuage et voilà le vertige à mes pieds. Je suis lourd et léger, opaque et translucide. J'attends cette chose qui me défie sans cesse, dans l'ignorance de qui sera vainqueur de l'autre. Le vent, promesse de violence, me mène par l'esprit.

J'imagine que de mêmes amoncellements de silence se délaçant dans le temps. Certains dérivent peut-être vers les origines où leur carrière finira. Quel souffle passe entre l'hier et l'aujourd'hui, tu le perçois au froid qui prend soudain tes veines, au gel des phrases au bord des lèvres. N'être pas plus qu'une parole suspendue dans la vanité de l'histoire, prête à tomber avec ses semblables, à éclater sur le sol, à disparaître dans la transparence de l'instant solaire.

Écharpe de folie. Chevelure peignée d'un mouvement de houle. Céleste.

Quelle bouche de dieu exhale la fumée ? Quel souffle d'artiste compose ces fins linéaments de glaces, ces stratifications du monstre provisoire dont la carapace s'écaille au premier caprice du vent, ces volutes de lente voltige, ces boursoufflures de plâtre ? Quel dieu vomit ici son ombre - blanche, grise, noire - sur le plastron d'azur de son maître ?

Parfois comme un choral s'élève des grandes orgues du silence. La musique se propage en plein ciel, au-delà de l'audible. Nul besoin de rumeur dans les tuyaux de la mémoire pour glorifier l'instant de grandeur qu'exalte la paix souveraine du chant. Je me réduis à la plus infime cellule du verbe, l'ombre d'un crépitement sur la portée immense qui me hausse aux dimensions de l'univers.

A trop contempler tes dérives, nuage, naît le vertige d'en haut. Je cède à la fascination de la substance incertaine qui s'effiloche et se dissout et découvre l'appel du vide. Entre le néant et moi, n'existe-t-il que ces caprices de l'air et de l'eau qui changent l'apparence ? Un trait de gel perce parfois cette muraille fictive, écran sans consistance qui me sépare de la lumière.

Tu glisses avec une lenteur qui doit sa majesté à la distance. Ton bruissement, je l'entends sourdre en moi, lorsque je suis le tracé de tes veines. Tourne dans mon esprit, agate de fumée, ton sang insaisissable. Mes ondes entrent en résonance avec les tiennes. Je voyage à ta place à travers l'étendue. Sans corps. Sans limite. Sans but. Sinon la poussée qui te porte au déclin.

Nous ne saurions pas la pesanteur de l'air sans ces passages. Quelle forme donner au songe quand il hésite au seuil du sens sinon ces constructions d'avant le monde ? Trop de couleurs diluées souillent l'eau d'une tache grise dans l'attente de l'arc-en-ciel. Ainsi les gestes de la vie se font et se défont, s'assemblent, se brouillent, disparaissent. Un corps trop bleu enveloppe la terre. Sans fin dérivent les archipels nés de son souffle.

Ce qui retient le cœur à la lisière de l'ombre, face au mystère mouvant dont l'éternelle chrysalide déjoue le sens, c'est l'absence d'alphabets. Nul trait ne perdure. Dans le changement constant des formes, l'esprit ne peut s'arrêter à un lieu. Ce qu'il interroge le fuit. Ne reste que l'échappée brutale de l'ondée pour dire le prix des choses. Redresser le temps dans sa verdure première.

Les soirs de soleil noir ne connaissent pas l'innocence. Ils préludent au mystère. Trop de pleurs depuis le fond des âges grossissent le silence prêt d'éclater. De grands voiliers revenus de l'enfance croisent sur d'obscurs océans. De quel côté le vent gonfle-t-il leurs voiles ? Quel port inconnu espère leur mouillage ?

Oh ! ces longues traînées écarlates dans la profusion du matin ! Abyssales menstrues de l'air et des nuées. Dans les ultimes soubresauts de la nuit, un organe béant enfante la chair bleue qui va réconcilier mystère et raison d'aimer.

Je sais où j'en suis devant un bloc de pierre. L'énigme est posée là. Solide. Je m'accorde à son grain. Failles, craquelures, fissures, me parlent. Je perçois des sens à force d'observer. Au contraire des nuages, dont l'incertitude cosmique de la trajectoire me trouble. Ma raison s'épuise à leurs métamorphoses. Jusqu'à l'averse libératrice.

On rencontre quelquefois une fumée au détour du sentier. Une écharpe en suspens dont la fraîcheur tire les nerfs. On avance. La lumière se déplace avec soi. Les particules s'écartent sans avoir l'air de bouger. Le passage ouvre une déchirure sans conséquence. Le tissu se reforme aussitôt. Derrière le rideau, imperceptible à l'oeil, l'immense iris glacé – l'innocence du bleu.

On dirait d'un monde à sa naissance, battant le flou d'une invisible pulsion. Il prend couleur de l'heure et la tourne en son sein. Longtemps. Longtemps. Sans qu'une forme s'impose à cette échappée de matière venue on ne sait d'où. Sinon pour périr dans l'incontrôlable giration broyeuse d'instant. Le monde est pourtant là. Dans sa confusion première, il contient tous les germes à naître. Je sens alors en moi une présence identique, ramassée sur elle-même, d'un poids terrible et d'une légèreté infinie. Elle dérive entre la chair et la conscience, l'air et la terre. Et, soudain, la voici prête à se disperser dans une profusion d'instances imprécises.

Les écluses du ciel se referment. Savoir pourquoi le vaisseau fantôme mouille dans le chenal ? Je suis trop loin pour suivre la lente coagulation de l'espace. Chaque seconde alourdit la coque du poids de l'attente. J'ignore la capacité de résistance de cette panse gonflée d'air, l'élasticité de la peau distendue par des poussées intérieures, la rupture des fibres. J'ignore quand viendra le naufrage.

Dans les marines hollandaises, les nuages occupent les trois quarts de l'espace. Leurs vagues s'opposent à celles de l'océan. Le pinceau a figé l'émotion des tempêtes dans un déferlement de gris.

Plus forte est l'émotion d'être en prise sur l'immobilité. La matière rend par de subtils brouillages, superpositions de lumière, alternance de fluidités diaphanes et de condensations, ce qui fut mouvement et le demeure au coeur du spectateur. Je crois en saisir le sens quand je m'arrête à l'infime. Cette rétention manifeste, pour une part, ce que recouvre l'esthétique du geste. La main, guidée par la sensibilité de l'esprit, n'ouvre peut-être pas la bonne porte. Elle use d'un prétexte. Je ne m'interdis pas de sortir du cadre pour en imaginer les prolongements ou les assises. Ce ne sont pas de vrais nuages qui pèsent sur la mer. Ceux-ci ne traduisent que des nuées intérieures sans consistance. Toujours leur manquera l'échappée qui court à la brise. La belle échappée, source de songes noyés de violence, et du désir dont se dissout le sel.

D'amples voiles se suspendent sans corps au bout de l'horizon. Leurs mailles sont si serrées que les plis tombent droit dans l'obscur. Les effets de cette penderie cosmique appartiennent sans doute à quelque déesse lasse de parader, je ferme les yeux sur d'autres soies. Cette odeur de femme inaccessible, c'est peut-être le parfum de l'infini.

Si je regarde mon visage dans le ciel quand glissent les nuages, je vois ce qui tourne derrière la peau et l'os sans que je le ressente. Cette douceur des choses impalpables mouille quelquefois la langue avec des mots de givre, dont les cristaux fondent avec lenteur sur la brûlure des désirs inassouvis.

Laisse la nuit pénétrer ta parole. Il n'est pas de certitude, là-haut.

Parabole des nuées. Le signe gît entre deux ombres. Étrange transhumance vers les pâturages indigo où le troupeau s'agrège, s'abolit. Un mur horizontal se déplace à mi-chemin de la lumière, toison contre toison. Personne ne pense au vide laissé derrière le regard.

Ce pourrait être l'odeur d'un sol malade, et qui pourrit. Des paupières se refermant sur l'enfance du jour. Le lointain fracas d'une graine qui germe. Le lent charroi du temps à travers des paysages que son ombre unifie. Un goût de grisaille que la langue remue. Cela encore, tandis que s'effilochent entre des doigts d'azur ces boules de coton qui n'épongent que la lumière.

Un nuage de lait se dilue dans l'amertume de novembre. Tu découvres la douceur nichée au sein de l'aube quand la pluie brouille le souvenir des matins clairs. Tu lèves la face vers les vallées incertaines sans retrouver la tentation des eaux où baignait ta jeunesse.

Sur quel versant éclatera la liesse du flot captif ? À quel ruissellement seront promis les gisants de pierre aux traits déjà rongés ? L'averse n'est pas cette libération soudaine qui rajeunit le cœur. Elle n'est pas l'éveil de la verdure, l'ondée qui fait lever les mots et chanter la parole. Seulement, quand cède l'indifférence, la pesanteur du temps.

On voudrait plonger les mains dans cette masse, la pétrir. Sentir les gouttes s'assécher sur la peau. Battre du fouet de la joie les neiges à venir. Las ! tant de gris engendre la tristesse des années condamnées. On subit les sortilèges de l'ombre sans la promesse de l'orage.

Ce jour, les nuages viennent de la mer, alourdis de voyages. Des vents d'ailleurs remuent dans leurs cales. Un rayon de soleil les transperce parfois, fugaces perles et broches d'or. La mémoire ressasse alors des pensées d'Orient, quand l'odalisque laisse tomber ses voiles et danse nue, chair mousseuse, avec, dans le regard, une contrée du ciel que l'on ne connaît pas.

Le vide ni l'absence n'existent pour le génie. La rêverie de Léonard s'organisait à partir des taches, des fragmentations de la matière, de l'usure des choses. Il tirait de ces accidents de nature des visages, des silhouettes d'hommes et de bêtes, des allégories, des monstres dont la difformité devait tout aux hasards de la terre. En allait-il de même lorsqu'il levait les yeux vers le ciel les jours avant-coureurs de l'orage ? Comment ramenait-il à l'ordre des hommes des mouvements célestes faits pour les dieux ? Je me demande quelquefois si les inventions anticipatrices de ce visionnaire hors du commun provenaient de sa puissance intérieure ou si elles lui étaient suggérées par la profusion polymorphe de la terre et du ciel. Auquel cas, ce que nous admirons en lui, au-delà de la maîtrise du métier, serait une capacité d'attention proprement extraordinaire. Léonard, surdoué du regard.

L'amoureux dit : je suis sur un nuage. Il ne s'aperçoit pas qu'il en est déjà tombé.

J'ai longtemps négligé la fluidité des choses, l'expérience de la matière. L'azur me plaisait qui ne concède rien. La profondeur du ciel où la pensée se perd sans cesse d'être pensée. Confronté à l'immensité sans trouble, tous les repères naissent de soi. L'être se rassemble sur ses seules forces pour résister à son déclin. À présent, je cherche dans le ciel l'indice d'une trace. Un infime flocon suffirait à adoucir le temps. Quand le jour touche à son terme, la première ride, les ténèbres l'engloutiront.

Impossible d'amarrer la pensée, d'arrêter les heures suspendues dans l'espace, ou le procès des feuilles - nuage végétal, image de la chute - que l'air pousse vers l'abandon. Cette traînée pourrait conserver le souvenir d'un vol de passereaux, cette boule de duvet témoigner d'une mue, de la vie déployée dans des paresseuses de fumée. Une compagnie soudée par le froid

patiente dans les hauteurs du silence. Jusqu'à ce que s'alourdisse le refuge de tous ces corps amalgamés et que le rideau tombe.

Cela gonfle comme un cerveau, avec des lobes géants, des réseaux monstrueux. Là fulgure l'éclair d'une idée.

Peut-on chercher longtemps sans dommages des ressemblances dans ces masses grumeleuses qui ne représentent rien ? Peut-on jouer avec elles sans être aspiré par un tourbillon de fuyantes images, jusqu'à perdre le sens de la réalité ? Le merveilleux n'est pas dans la condensation du songe qui glisse au-dessus de nos têtes mais dans l'appel de l'imaginaire créateur de fictions qui rendent proche l'univers et l'espace habitable.

L'œuf se tient en équilibre dans l'espace comme un espace clos fermé sur le silence. Le mystère travaille sous le calcaire des mots. À la première pointe du soleil, un noyau de substance éclate et répand son jaune rival.

L'azur n'est pas l'azur. Si mon œil en avait l'acuité, je verrais qu'il est fait de fines suspensions. Tout revient à la variation de densité des gaz. Ce qu'on nomme transparence se ramène à l'incapacité de percevoir au-delà des seuils. Le jour ne se confond pas avec cette fuite incessante dans l'atmosphère, le cycle toujours renouvelé qui compose et recompose les êtres. Où que se porte le regard, il connaît ses limites. L'ouverture dans l'objectif de la nuit ne se limite pas au disque de la lune où le reflet de l'aventure tremble et de vient opaque, mais au vertige de savoir que partout les mêmes désirs palpitent dans l'éternité du néant.

Entre la terre et le nuage file une longue fable sans morale. Les mêmes vers repris, et pourtant différents, s'affrontent sur la même labiale dans le double ruissellement de l'espace et du temps à jamais liés. Je sais ce que doit à l'orage le façonnage des saisons. Je sais le vent gonflant le ventre des planètes qui éclatent à des distances sidérales, au fond de la ténèbre, sans que nous en parvienne le souffle. Je sais le déluge multiplié ailleurs.

Quoique l'écriture des pierres occupât son esprit, Roger Caillois se tourna à l'occasion vers la fluidité, les nuages, moins éloignés qu'on ne croit de son objet. Il connaissait l'ambiguïté du minéral, le mystère caché derrière l'accompli, l'inéluctable. Les nuages ne sont après tout qu'un état de la matière. Ils représentent un moment de la fluidité. Caillois, attentif

aux grilles unificatrices, voit dans la vie une “humidité sophistiquée promise à un destin inextricable”. On a beau tourner le problème dans tous les sens, on en revient à ça. Ainsi va cette vapeur qui s’échappe de nos poumons et se perd dans un maillage plus ténu. Il flotte et s’élève parmi des myriades de semblables, invisibles sinon sous l’effet du gel. Le cycle vaut respiration des choses. Tout se conjugue en ce lieu de mouvances : la naissance et la mort, l’impulsion et la retenue, la spirale de la pensée, la rencontre et la transfiguration. Par quel stimulant jeu de miroirs mis en abîme s’articule ce qu’il nomme à propos : la syntaxe de l’univers ?

(éditions Tipaza, Cannes, 2009)

Jean-Max Tixier a obtenu le Prix Mallarmé 2009
pour l’ensemble de son œuvre à l’occasion de la sortie de ce poème